

Dissertation de Culture Générale
Conception emlyon BS/HEC Paris
Session 2023

Le sujet

Le sujet soumis à la réflexion des premiers candidats issus de la double réforme du lycée et des CPGE EC se présente sous la forme de quatre mots sans verbe, ce qui, pour quiconque s'est familiarisé avec l'exercice en ayant notamment fréquenté, comme il se doit, les rapports de jury des précédentes sessions, n'aura pas dû représenter un élément déstabilisant. Rappelons pour mémoire « Le temps de l'échange » (2003), « l'ordre de la société » (2012), « Crépuscule de la vérité » (2015), « Les blessures de la mémoire » (2019).

Si le mot « épreuve » a pu dans un premier temps décontenancer certains candidats, il ne contient aucune difficulté de compréhension, et ce d'autant moins que les préparateurs se sont habitués durant leurs deux ou trois années de classes préparatoires à fréquenter de près la notion, à l'expérimenter, à la vivre, à la connaître intimement.

Le sujet invitait donc, à partir d'une réalité éprouvée, parfois éprouvante, à prendre une hauteur suffisante sur une expérience de l'épreuve du monde pour lui donner du sens, en s'appuyant sur le travail réalisé en cours de Culture Générale ainsi que sur la fréquentation personnelle d'œuvres devenues références.

Ainsi, à la faveur de l'exploration du terme « épreuve », des mots qui lui sont étymologiquement attachés (éprouver, preuve), de ses emplois et significations, se dessinait assez aisément un champ accessible pour l'investigation intellectuelle et le traitement du sujet : que le monde comme monde apparaisse et se vive comme une épreuve, cela ne semble faire aucun doute ; il est à bien des égards et dans bien des circonstances une expérience de l'obstacle, du danger et même du malheur, nous mettant en compétition avec les éléments comme avec autrui qui testent notre capacité à surmonter les difficultés, à les dépasser peut-être, voire à les oublier ou même à les faire disparaître pour rendre la vie plus facile, plus heureuse, qui sait, ou du moins à les identifier, les ressentir et, ce faisant, à les connaître et, dès lors, à nous connaître. Le monde en ses épreuves nous offre ainsi la possibilité de nous essayer à nous-mêmes, de trouver en nous les preuves d'une humanité dont nous pouvons témoigner dans le monde, en agissant pour le changer en nous changeant, et de laquelle nous pouvons tenter une esquisse à sans cesse travailler et reprendre, un monde comme une épreuve d'artiste.

Les copies les plus faibles

Une copie souligne en introduction : « Pour passer une épreuve avec succès -ou au moins la finir- il faut avoir une méthode. » Sage remarque que ladite copie aurait été bien avisée de s'appliquer à elle-même.

Ainsi, les mêmes causes engendrant souvent les mêmes effets, les moins bonnes copies sont bien souvent marquées par un effet cumulatif d'éléments, plus ou moins reliés au sujet - et souvent moins que plus- et en général juxtaposés, au mieux par des « d'abord, ensuite, enfin », au pire par une absence totale de connexion logique. La dissertation étant un exercice démonstratif et non un exposé, un moment où l'on s'essaie à penser par soi-même, tout travail qui ne porterait pas la marque de cette démarche intellectuelle se condamne à la faiblesse de la notation.

Le sentiment qui domine cette année sur le lot de copies corrigées est que plusieurs candidats ont eu recours à des plans uniques, soi-disant passe-partout, et agrémentés ici et là, et parfois même plus qu'il n'en faut, du mot « épreuve » en guise de tour de passe-passe. Seulement la démarche est en elle-même un contresens au sujet : comment penser l'épreuve si, d'emblée, on occulte l'idée même de s'y confronter ?

Que ce sentiment naisse d'une réalité ou non, il s'avère que les mauvaises copies qui ont été lues ont en commun de ne pas chercher à se confronter au sujet, mais à le contourner en récitant des éléments plus ou moins bien appris auxquels on injecte des doses d'« épreuve du monde » en espérant sans doute être vaccinées contre le hors-sujet et la légendaire bien qu'usurpée réputation d'extrême sévérité du correcteur.

Ainsi les plus mauvaises copies ne tentent pas l'aventure du paradoxe et réduisent la problématique, quand il y en a une, à une formule minimaliste : « Quelles sont les épreuves du monde ? » ou « Comment faire face aux épreuves du monde ? », sans avoir une idée claire de ce qu'est le monde, lui substituant à loisir les mots « terre », « nature », « environnement » et de ce fait s'éloignant du sujet.

Cette année encore, certains candidats ont cru que l'expression « culture générale » signifiait « culture approximative ». Il n'est ainsi pas rare de trouver des paragraphes entiers sans aucune référence culturelle quand d'autres vont puiser dans l'actualité climatique et écologique sans en proposer un éclairage réflexif.

Quand une œuvre est évoquée, il n'est pas rare qu'elle ne serve que de décoration : pas de passage précis qui soit délimité mais un vague résumé (« X pense/dit que... ») qui fait légitimement douter que le candidat soit allé plus loin que le résumé de la pensée d'un auteur, que le résumé d'un texte de cet auteur sur lequel on prétend s'appuyer, le plus souvent par une citation, qui ne vaut jamais pour exemple, rappelons-le, et qui a trop souvent le défaut de ne pas être tout à fait exacte : ainsi peut-on lire « « Le monde nous a précédé et nous survivra » comme le dit Lévi Strauss dans Race et Histoire », ou encore « Le monde est écrit en langage mathématique » quand Galilée dans sa formule convoque non le monde mais l'univers.

Enfin, certaines copies ne parviennent pas à surmonter, tout simplement, l'épreuve de la correction de l'expression, qu'il s'agisse de l'orthographe ou de la syntaxe, et perdent l'attention pourtant bienveillante de leur lecteur. Nous sommes contraints de signaler cette année un effondrement particulièrement net du niveau de langue et même de la propreté de présentation des copies. Il est nécessaire de rappeler que l'absence de fautes d'orthographe, une syntaxe et une ponctuation correctes ainsi que l'absence de ratures sont des conditions sans lesquelles une copie ne peut pas espérer une bonne note.

Ajoutons que les copies se sont massivement évertuées, cette année, à renverser, inverser, ou déformer le sujet, et c'est la raison pour laquelle nous livrons ici un descriptif précis de ces détournements. Que cette analyse soit l'occasion de rappeler à tous que la dissertation de culture générale est l'occasion de traiter un sujet sous la forme qui lui est donnée, et non son inversion ou son remplacement.

De très nombreuses copies passent à côté du sujet car elles procèdent à trois substitutions :

- La première, de confondre « l'épreuve du monde » avec « les épreuves dans le monde ». Dès lors, les épreuves sont les différentes contraintes de la vie, de l'existence sociale, et sont donc de nature à faire oublier la grande épreuve existentielle, celle du grand monde, l'épreuve du *être-jeté dans le monde* au sens du dépassement de toutes mes perceptions, du dépassement de toutes les possibilités. L'épreuve du monde est la souffrance que nous éprouvons du fait d'une existence dont le principe n'est pas en nous, et dont l'horizon est au-delà de tout ce que notre pensée peut se représenter.
- La seconde consiste à diviser le sujet en pensant l'épreuve sans penser l'épreuve du monde : puisque l'épreuve est comprise, à tort, comme un défi à relever, un test à passer, une évaluation ou une compétition dont on doit sortir gagnant, on en saisit pas que l'épreuve du monde n'est pas la présentation d'un candidat à la victoire sur le monde, mais au contraire, la souffrance de l'individu du fait de son impossibilité d'échapper au monde, à la coexistence des étants, à la disproportion du monde, voire à son absurdité. Penser le sujet à partir de la seule idée d'une épreuve, elle-même réduite à celle d'évaluation ou de défi, empêche les candidats de saisir que l'épreuve dont il est question n'est pas une épreuve que l'on peut remporter sur le monde. On ne peut pas, par définition, remporter une victoire sur le monde, car l'homme n'est pas un empire dans un empire, mais est bien inséré d'emblée dans le monde : son être ne peut-être qu'au monde.
- La troisième consiste à inverser le sujet : non plus l'épreuve du monde, mais l'épreuve que l'homme fait subir au monde. Alors le monde est confondu avec l'environnement, le milieu, la terre, la nature, mais l'idée de monde est, derechef, absente dans cette analyse.

Il nous faut enfin particulièrement attirer l'attention sur une dérive que nous déplorons d'autant plus qu'elle est non seulement un contresens sur l'esprit et la lettre de ce qu'est une dissertation, mais encore qu'elle se retournera désormais systématiquement contre les candidats qui, croyant échapper au nécessaire et essentiel travail d'appropriation des œuvres et des concepts, se réfugient parfois dans des propositions commerciales qui invitent, plutôt qu'à réfléchir honnêtement, à apprendre par cœur des "plans parfaits" ou autres "paragraphes tout cuits" qui donneront aux malheureux candidats le sentiment "d'être très savants, et seront la plupart du temps dépourvus de jugement, insupportables de surcroît parce qu'ils auront l'apparence d'être savants, sans l'être", pour citer Socrate dans le *Phèdre* de Platon.

Parce que dissenter n'est en rien réciter et que trop de candidats vont puiser à ces mêmes sources censées les dispenser de travailler et réfléchir par eux-mêmes, il a été décidé, lorsque nous retrouvons des paragraphes identiques aux modèles, et parfois mot pour mot, de ne pas mettre la moyenne aux copies identifiées.

Une bonne copie est une copie intelligible et intelligente parce que le candidat, aura osé produire une pensée authentique.

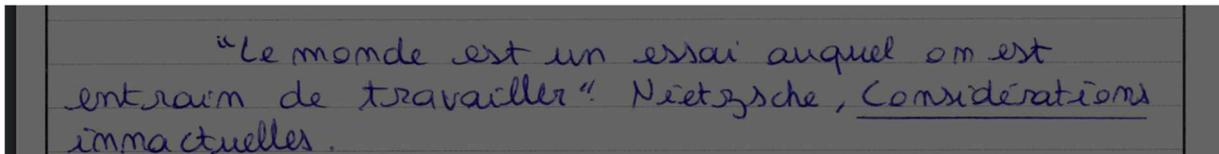
Les copies les meilleures

D'une façon générale, par conséquent, les bonnes copies sont celles qui se placent devant le sujet dans sa totalité, et qui, interrogeant la notion de monde sans la confondre avec d'autres objets, demandent en quoi le monde est a priori éprouvant pour l'homme – même s'il est en effet vrai que le monde ne peut être une épreuve que pour celui qui pense le monde comme monde, ce qui est le propre du *Dasein*. Toutes ces confusions nous montrent que la notion de monde n'est pas assez connue comme telle, ou, le plus souvent, pas réellement comprise. Un très grand nombre de copies y voient un objet parmi d'autres, un cadre ou un décor auquel le sujet humain pourrait faire face ; peu voient que le monde est la structure englobante de mon être. De sorte que je ne peux ni quitter le monde, ni l'observer, ni le refuser. Le monde est cela qui englobe la totalité de mon existence, et qui, étant là, se donne à moi comme un préalable à toute action, à toute pensée, à toute imagination.

A. Des copies meilleures ont donc évité les contresens et les confusions les plus notoires et les plus courants :

1. -La confusion entre la nature (ou la terre) et le monde : une confusion entre le domaine des causes et celui des finalités, que la notion de monde appelle presque nécessairement. La notion de monde n'est pas une notion purement théorique, et déborde le domaine de la causalité. Si on peut expliquer la nature, on ne peut pas expliquer le monde. Si on peut comprendre l'homme, on ne peut pas *comprendre* le monde. Et pourtant, si l'homme est au monde, c'est en vertu de sa capacité à penser, en lui-même, le débordement absolu de sa pensée, c'est-à-dire l'épreuve du monde. Toutefois, ces copies voient bien la dimension de totalité englobante, mais ne voient pas que cela induit, pour chaque étant, une fonction, une signification, un sens de l'être. Ainsi, l'épreuve du monde, c'est peut-être l'épreuve du sens. Dans la théorie camusienne de l'absurde, le monde ne fait plus sens, car l'homme prend conscience de sa radicale séparation d'avec la totalité. Ce n'est pas seulement l'unité du monde qui s'éloigne, c'est lui, comme sujet, qui s'éloigne de lui-même, car il ne trouve plus sa place dans le monde ; ce n'est plus *son monde*. Le monde de l'existence est donc un monde ouvert et éprouvant pour toute subjectivité en quête de sens. Sa complexité, son immensité, sa puissance de changement, sont autant de manières de saisir l'existence de soi comme jetée dans le monde.
2. - La confusion entre l'épreuve du monde et la compréhension du monde, qui suppose la confusion entre la capacité à se faire une représentation intellectuelle ou scientifique du monde, et le fait d'être affecté par la totalité du monde en tant qu'elle est antérieure au moi. Être au monde, c'est être donné par le monde à soi avant même que la conscience puisse en saisir le sens. Être au monde est donc toujours une épreuve pour la pensée : elle est la pensée par l'individu du tout ; individu qui sait qu'il y a un tout, mais qui ne sait pas penser le tout comme tout, et qui ne sait pas se situer lui-même au sein du tout. L'épreuve du monde est la mise en cause de la logique de la représentation.
3. - La confusion entre l'épreuve du monde au sens d'une réalité qui déborde la capacité de maîtrise du sujet, et l'épreuve du monde au sens très faible d'une évaluation, d'un test, voire d'une simple rédemption dans une doctrine du salut. Certes, les religions considèrent la vie terrestre comme une épreuve en vue du salut. Mais l'épreuve du

monde n'a véritablement de sens que si l'homme est exposé au monde et rien qu'au monde, tandis que si un « autre monde », ou un « arrière-monde » déploient leur promesse sur l'existence, alors l'épreuve du monde est factice, du moins provisoire. Une copie très intelligente fait usage, de ce point de vue, de l'approche de Nietzsche concernant l'éternel retour du même ; cette thèse est de nature à mieux nous faire comprendre ce qu'il en est de l'épreuve du monde : puisqu'il n'y a aucune sortie possible hors du monde, le seul sens qu'un individu puisse atteindre est celui de son existence réitérée au sein de ce monde. Cette copie cite les *Considérations inactuelles* :



“Le monde est un essai auquel on est entraîné de travailler.” Nietzsche, Considérations inactuelles.

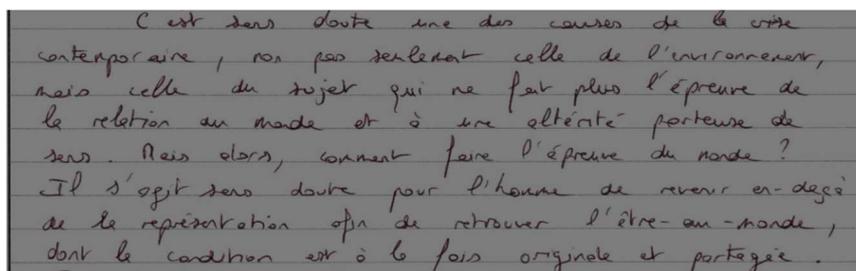
4. - Ces copies échappent enfin à la tendance à confondre la notion d'épreuve du monde et celle d'expérience – une confusion accentuée par la substitution à la question : « l'épreuve du monde », par celle-ci : « éprouver le monde », au sens de le ressentir ; l'expérience est simplement celle d'une extériorité qui m'affecte. L'idée d'épreuve contient celle d'une passivité générale qui me menace, comme le montre très bien Pascal dans *les Pensées* à propos de la disproportion de l'homme. L'épreuve du monde est l'épreuve de ce qui déborde toute expérience possible, le monde n'étant jamais susceptible de devenir un objet que je puisse regarder. Une copie très fine cite l'analyse du sublime chez Kant à l'appui de cette interprétation. L'épreuve du monde, c'est précisément l'épreuve d'un dépassement de l'expérience, l'épreuve, à même le sensible, du pressentiment de l'existence d'un suprasensible, que je ne pourrai jamais réduire à une représentation.

Pour toutes ces raisons, on peut aisément considérer ces copies comme ayant pu être notées entre 11 et 15.

B. Certaines copies vont cependant plus loin : elles ne se cantonnent pas de lire *l'épreuve du monde* comme une négation, mais montrent toute la richesse possible de cette épreuve d'altérité. Ces copies ont pu être notées entre 16 et 20.

- 1.- L'épreuve en appelle à l'acte de la liberté, un acte de reconnaissance et un enrichissement. Il y a là à la fois une forme de passivité, mais aussi un bonheur de l'existence. Ces copies saisissent d'emblée ce qu'il en est de la dimension existentielle de l'épreuve du monde. Elles comprennent, parfois confusément, que le monde est ce qui, avant même le pouvoir de la pensée, avant même le cogito, se donne à nous comme un terrain débordant d'altérité, de possibilité et d'admiration, mais pas toujours d'aliénation.

Voici par exemple la copie d'écran d'une copie qui va dans ce sens :

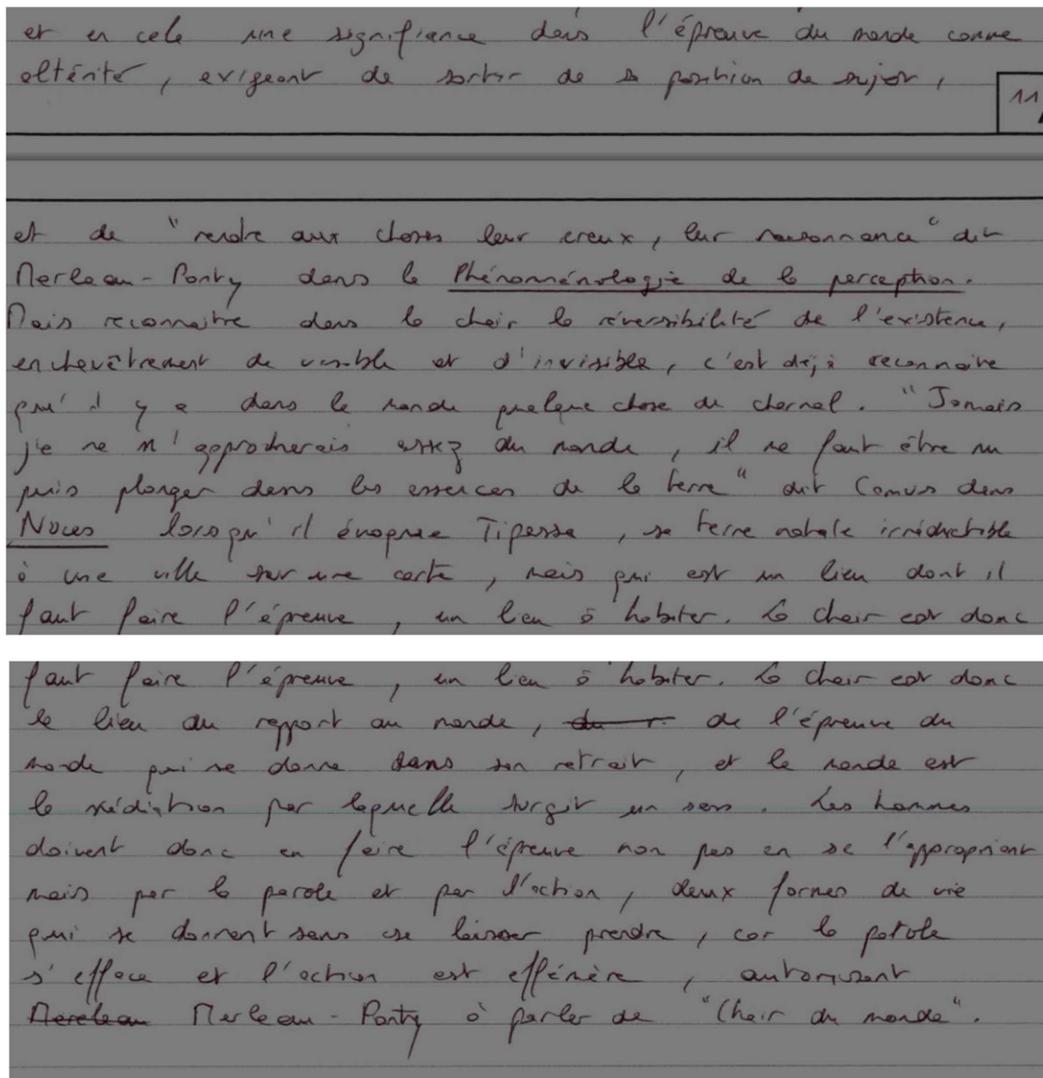


C'est sans doute une des causes de la crise contemporaine, non pas seulement celle de l'environnement, mais celle du sujet qui ne fait plus l'épreuve de la relation au monde et à une altérité porteuse de sens. Mais alors, comment faire l'épreuve du monde ? Il s'agit sans doute pour l'homme de revenir en-deçà de la représentation afin de retrouver l'être-au-monde, dont la condition est à la fois originelle et partagée.

2.- Ces copies échappent aussi à la tendance à ne jamais définir la notion de monde ou à rester dans la confusion à propos du statut qu'elle a dans la pensée philosophique et la culture en général. La notion de monde n'est précisément pas un concept et ne saurait faire l'objet d'une compréhension intellectuelle ou d'une détermination scientifique. Elle est une idée – qui trouve son origine lointaine dans la métaphysique spéciale -, c'est-à-dire une construction idéale de la Raison. Elle contient l'idée d'une complétude de l'être dans son ensemble, telle qu'elle produit dans la pensée non seulement l'organisation externe des étants, mais également, comme chez Leibniz, l'inscription de l'unité du monde dans la constitution intime des individus comme *pars totalis*. L'idée de monde contient l'idée d'une totalité. Mais d'une totalité telle qu'elle unifie non seulement le domaine de l'expérience, mais également la hiérarchie des fins. L'épreuve du monde est donc l'épreuve du sens – car être au monde, c'est soit y avoir trouvé sa place et son rôle – comme pour les stoïciens - soit au contraire être débordé et dépassé par son infinité et y perdre radicalement toute mesure, tout sens, à l'instar de la philosophie de l'absurde chez Camus. Être dans le monde, c'est exister au sens fort, c'est-à-dire être transcendé par un donné qui dépasse toutes mes facultés de représentation, toutes mes actions possibles, qui met fin au retrait de la pensée, pour lui opposer la transcendance heureuse d'un monde qui a toujours à m'apprendre, dont l'ouverture et la complexité sont, dans une certaine mesure, le gage d'une infinité possible au sein de cette vie.

3.- Certaines copies, parmi les meilleures, saisissent l'expérience du monde en faisant un usage assez heureux de la théorie de la chair chez Merleau-Ponty, dans sa dimension d'enchevêtrement entre ce qui est pensable du monde et ce qui est donné par lui. Les copies les meilleures comprennent que si le monde me met à l'épreuve, c'est aussi parce que mon corps fait toujours corps avec le monde, qu'il est enchevêtré dans le monde, que je fais l'épreuve que le sens est dans le monde, mais à distance, comme un appel à l'exploration, au voyage, à la rencontre, à l'écriture, à la sensibilité.

Lisons par exemple cet extrait de copie en capture d'écran :



et en cela une signification dans l'épreuve du monde comme
ultime, exigeant de sortir de la position de sujet, 11/

et de "rendre aux choses leur creux, leur sonorance" dit
Merleau-Ponty dans la Phénoménologie de la perception.
Mais reconnaître dans le chair la réversibilité de l'existence,
entendement de visible et d'invisible, c'est déjà reconnaître
qu'il y a dans le monde quelque chose de charnel. "Jamais
je ne m'approcherais assez du monde, il se faut être au
pays plonger dans les essences de la terre" dit Camus dans
Notes lorsqu'il évoque Tipaza, sa terre natale inimitable
à une ville sur une carte, mais qui est un lieu dont il
faut faire l'épreuve, un lieu à habiter. Le chair est donc
fait faire l'épreuve, un lieu à habiter. Le chair est donc
le lieu du rapport au monde, ~~du~~ de l'épreuve du
monde qui se donne dans son retrait, et le monde est
la médiation par laquelle surgit un sens. Les hommes
doivent donc en faire l'épreuve non pas en se l'appropriant,
mais par la parole et par l'action, deux formes de vie
qui se donnent sans se laisser prendre, car la parole
s'efface et l'action est efférente, autorisant
Merleau-Ponty à parler de "chair du monde".

Ainsi, nous pouvons conclure ce point en disant que les copies les meilleures ont vu la dialectique des termes du sujet : l'épreuve est à la fois la perte de maîtrise du sujet, et tout à la fois l'ouverture à un donné qui en même temps m'accueille, me laisse habiter, me fait vivre. L'épreuve du monde est à la fois l'épreuve d'un dépassement, mais d'un dépassement qui, dans ma chair, me ramène à ce que je suis.

Hiérarchiser les copies

Nous proposons à nouveau cette année des éléments un peu précis qui permettront de ventiler les notes selon des critères récurrents.

DISSERTATION DE CULTURE GÉNÉRALE

Les pénalités pour déficit de lisibilité, de maîtrise de l'orthographe, de la syntaxe, de l'accentuation, de la ponctuation ou des règles formelles ne sont pas ici prises en compte mais peuvent aussi expliquer certaines notes.

- Copies inférieures à 3 : copies dites résiduelles, qui se présentent sous forme de plan, ou très inachevées.
- Copies de 3 à 5 : exercice non maîtrisé, contresens, absence de raisonnement au « profit » d'un catalogue d'exemples, quand il y en a, ou de vagues remarques, ou de simples citations sans enchaînement logique cohérent. Copies « patchwork » qui juxtaposent des § appris par cœur. Copies sans recours à des exemples, ou très allusivement. Copies inachevées.
- Copies de 6 à 7 : un traitement du sujet est esquissé mais n'aboutit pas ou est oublié en chemin. Exemples imprécis, pas ou mal exploités au regard de la démonstration. Des bavardages et des stéréotypes.
- Copies de 8 à 9 : le sujet est en partie traité mais certains défauts empêchent de mettre la moyenne : problématisation et analyses insuffisantes, exemples exploités de façon indifférenciée, sans réelle cohérence (phénomène de juxtaposition au détriment d'une véritable logique), fin souvent digressive.
- Copies de 10 à 11 : le contrat méthodologique est rempli. Le sujet est traité, bien que parfois mécaniquement ; le devoir est construit, les exemples sont sans effet de répétition. Cependant l'analyse reste encore trop scolaire, récréative, descriptive dans ses arguments et ses références.
- Copies de 12 à 13 : Une réflexion qui montre une compréhension correcte des enjeux du sujet. L'analyse peut encore se révéler inégale suivant les paragraphes ou les parties argumentatives. Des maladresses dans la logique et le dialogue orchestré entre les références.
- Copies de 14 à 15 : une compréhension fine et nuancée du sujet. Des exemples pertinents et correctement exploités. Des références variées mais parfois exploitées encore maladroitement.
- Copies de 16 à 17 : copies de très belle qualité, sachant faire dialoguer les références, s'installer dans une pensée maîtrisée, proposant des interprétations et des pistes efficaces et éclairantes,

preuves d'un travail construit tout au long de l'année et d'une solide culture devenue personnelle. Les références sont judicieuses et précises.

- Copies supérieures à 17 : copies de grande qualité, maniant avec intelligence et même élégance l'exercice dissertatif au service d'une pensée précise, fine, originale, en un mot, authentique.

Quelques remarques de forme en guise de conclusion

- Si nous reconnaissons l'an dernier que les candidats avaient pris un soin plus grand à maîtriser leur expression écrite ainsi que leur présentation, il nous faut malheureusement cette année déplorer un nombre trop important de copies cumulant souvent les fautes d'orthographe et de syntaxe ainsi que des problèmes de lisibilité quand il ne s'agit pas tout bonnement de propreté. La dissertation que l'on rend est un exercice fini de communication et non un brouillon.
- Nous devons en outre encore rappeler que tout signe non-rédactionnel est interdit dans la copie : un § est une unité de sens qui débute par un alinéa, un argument précis qui se rattache explicitement (connexion logique) avec ce qui précède. Le recours à des (I) (II) (III) pour annoncer le plan, puis à des (a) (b) (c) en tête de chaque grande partie argumentative est prohibé. Les « d'abord », « ensuite », « enfin » et expressions de ce type qui servent souvent à enchaîner les arguments et les axes des grandes parties en fin d'introduction ne garantissent en rien une logique mais fonctionnent sur le mode du cumul. Ils donnent la liste des ingrédients mais ne disent rien de la recette. Tous ces éléments desservent la copie.
- Inutile en outre de multiplier les * entre les paragraphes, surtout lorsque l'on n'en maîtrise pas l'usage.
- Redisons également que toute tentative de faire précéder une partie par un résumé de celle-ci est à la fois inutile et contreproductive. La dissertation de culture générale est un cheminement que l'on doit découvrir au fil de la pensée, et nulle formalisation ne peut la remplacer.
- Les copies les plus indigentes sont toujours celles qui se contentent d'illustrer thématiquement le sujet sans s'interroger sur le sujet lui-même, sans s'inquiéter sincèrement de la question. De même, les mauvaises copies sont celles qui modifient le sujet pour se rapprocher de la récitation d'un cours. Enfin, les copies descriptives, c'est-à-dire celles qui se contentent d'exemplifier la question sans développer un argumentaire, sont systématiquement sanctionnées. Les exemples sont utiles et nécessaires, mais ils ne doivent pas se substituer à l'obligation de conceptualiser.
- Nous devons également dévaloriser les copies qui font un usage désinvolte des citations et des références : inutile d'écrire en majuscule les noms des auteurs : soit on les fait précéder de leurs prénoms (René Descartes, Blaise Pascal, Arthur Schopenhauer, Marcel Proust, Friedrich

Nietzsche, etc), soit on les nomme par leur nom seul (Descartes, Pascal, Schopenhauer, Proust, Nietzsche), mais pas par l'initiale de leur prénom suivie du nom. Un titre d'œuvre se souligne et, dans cette œuvre, un titre de chapitre ou d'un poème se présente encadré de guillemets (« Une charogne » dans *Les Fleurs du mal*). L'orthographe des noms des auteurs convoqués ainsi que la justesse des titres des œuvres n'admettent aucune erreur (ex. *L'Illiade*, *L'Odysée*, *L'Illiade et l'Odysée*, *Les Fourgons-Macquart*, *Rêverie du marcheur solitaire*, Descarte, Beaudelaire, Schapenauer, Sarthre,...). Enfin, toute citation, dont il est inutile de rappeler qu'elle doit être juste à la virgule près, requiert une analyse précise qui ne peut résulter que d'une lecture personnelle approfondie et sincère. Difficile, de ce fait, de débiter une introduction par : « Le monde nous a précédé et nous survivra » comme le dit Lévi Strauss dans Race et Histoire ...

Est-il nécessaire de rappeler in fine qu'une épreuve de culture générale suppose une fréquentation personnelle des auteurs, une réflexion intériorisée sur les grands enjeux de nos traditions, une capacité à s'étonner devant toutes les doctrines ?...